JEAN MASSIET

Les jeunes, c'est ~~l'avenir~~ le présent !

PARCE QUE LA DÉMOCRATIE
A BESOIN DES JEUNES ET VICE VERSA

PAYOT

Faire place à la jeunesse dans nos institutions comme dans la société

Alors que la majorité de la classe politique ne s'adresse plus qu'aux seniors par opportunisme électoral, on reproche beaucoup aux jeunes d'être dépolitisés. Il n'y a rien de plus faux, pourtant ! Si la politisation des jeunes reste peu lisible pour leurs aînés, ce n'est pas une raison pour exclure l'énergie et les modes de pensée de la jeunesse du chantier démocratique. Il en va de l'avenir des jeunes, bien sûr, mais également de celui de la démocratie…

En puisant dans les pratiques en cours sur les forums de jeux vidéo ou dans les initiatives locales portées par les jeunes, Jean Massiet souligne les multiples raisons pour lesquelles la société doit faire le choix de laisser la place aux jeunes plutôt que de continuer à les stigmatiser comme elle le fait. Un manifeste politique revigorant à considérer de toute urgence !

Jean Massiet est un acharné de l'éducation populaire. Après un parcours associatif puis en cabinets ministériels et en mairie, il devient vulgarisateur politique sur la plate-forme Twitch où il est aujourd'hui suivi par plus de 250 000 followers.

JEAN MASSIET

Les jeunes, c'est ~~l'avenir !~~ le présent

PARCE QUE LA DÉMOCRATIE
A BESOIN DES JEUNES
ET VICE VERSA

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot sur

www.editions-payot.fr

© Éditions Payot, Paris, 2024
ISBN : 978-2-228-93649-1

Introduction

L'enjeu de la décennie

Certains jeunes qui me reconnaissent dans la rue viennent me serrer la main en me disant : « Moi, tu sais, la politique, je m'en fous. » Et là, ils partent dans un tunnel pour m'expliquer leur rapport à la politique. Alors, je leur dis simplement : « Pour quelqu'un qui s'en fout, tu as pas mal de choses à dire… En tout cas, tu as un discours contre la politique, contre les partis. Et ça, c'est clairement politique ! »

La base de mon travail sur Twitch consiste à répéter que la politique, ce n'est pas un gros mot, que les jeunes qui me suivent ne vont pas perdre leur âme en s'y frottant. Ils ont le droit de s'y intéresser en gardant leur distance critique. Ils ont le droit d'être saoulés de voter pour des gens avec qui ils ne sont pas d'accord. Ils ont le droit de voter pour des gens avec qui ils ne sont pas tout à fait d'accord, mais pour de très bonnes raisons. Et ils ont même le droit de s'abstenir !

Ce que les politiques ont du mal à comprendre, c'est que la prise de distance inédite des jeunes à leur égard ne traduit pas un dédain narcissique, les uns se mirant dans leur petite cause et les autres dans leur avatar sur Fortnite. Elle signale une exigence – et une exigence déçue.

C'est le fond de ce livre : expliquer la rencontre manquée entre la politique à l'ancienne et les aspirations politiques nouvelles, multiformes, qu'on rencontre au sein de la jeunesse, puis explorer les conditions pour que cette rencontre advienne.

La jeunesse est éminemment plurielle, des forums de jeux vidéo aux activistes du climat. Sous les radars des adultes, qui n'en décèlent souvent que des signaux incomplets et caricaturés, les jeunes expérimentent des formes innovantes d'engagement, mais aussi de gouvernance et d'action collective. Ils réinventent la délégation. Ils fourmillent d'initiatives.

Ce bouillonnement se produit non seulement loin des institutions (et notamment des partis), mais aussi parfois contre elles. C'est pourquoi organiser la rencontre entre ces deux mondes, celui qui émerge et celui qui peine aujourd'hui à survivre, est une urgence démocratique.

C'est évidemment dans l'intérêt des jeunes que de se connecter aux circuits de la parole et de la décision qui « fabriquent » le monde. Ils ont leur mot à dire dans ces instances, des enjeux à faire valoir. Mais c'est aussi l'intérêt des adultes, des institutions, des organisations grandes et petites, d'incorporer ces nouvelles voix qui ouvrent souvent de nouvelles voies. La politique actuelle, très appauvrie, produit des décisions mal instruites et des politiques publiques bancales. Elle se nourrit de représentations tronquées – et j'entends ici représentation à tous les sens du terme : cognitif et intellectuel, mais aussi politique et institutionnel. C'est dans notre intérêt à tous de faire en sorte que les politiques représentent et se représentent mieux le monde – en 3D et non plus en 2D. Il est primordial que la rencontre se fasse, non seulement entre les bouts de la société qui ne se parlent pas, mais aussi entre les politiques et la société.

La balle est dans le camp des adultes, et des politiques en premier lieu. C'est à eux de se bouger pour faire une place aux plus jeunes : à leur manière de penser, de vivre et à leurs aspirations pour vivre ensemble.

Faute de vouloir cette rencontre, la démocratie peut rapidement être en péril. J'écris ces lignes le 8 juillet 2024, au lendemain du deuxième tour des législatives à la suite de la dissolution improvisée de Macron : je pèse mes mots, il y a urgence. Si la démocratie ne se met pas en prise avec les nouvelles circulations de la parole, si elle continue à tenir en lisière les « radicaux » et à ne pas s'inquiéter de ceux qu'on n'entend pas, elle prendra de plein fouet des attaques surgies du cœur de ces silences et de ces colères. C'est ce qui se passe quand on ne partage plus la même réalité.

On a beaucoup incriminé (à raison) les réseaux sociaux, les *fake news*, etc. dans le dévoiement des démocraties libérales. Et là encore on fait des jeunes le point focal de tout ce qui va mal. Mais quand on explore les mondes numériques, y compris chez des ados soi-disant dépolitisés, on s'aperçoit que ce sont eux, à bas bruit, qui développent les anticorps dont nos démocraties ont besoin. Pour apprivoiser ce monde numérique qui plie la démocratie, il faut puiser dans les attentes et les pratiques de la jeunesse. C'est elle qui a les clés, et c'est l'une des raisons pour lesquelles il est aussi urgent de l'associer plus étroitement à la vie politique et sociétale.

Je ne suis certainement pas un porte-parole de la jeunesse (ni d'ailleurs un jeune ☺). Je ne gagne pas ma vie en crachant sur la politique, mais en la faisant découvrir à des jeunes, dont une partie en est très éloignée, sur des médias dont la plupart des adultes connaissent à peine l'existence. Je mesure cet éloignement, j'en saisis chaque jour les dégâts probables.

Mais j'observe aussi au quotidien les modes de pensée parfaitement nouveaux qui s'expriment sur mon *chat*, et la chance qu'ils représentent pour une démocratie qu'on ne peut pas laisser s'abîmer dans la chute du vieux monde.

Il faut être lucide : tout d'abord, constater la décrépitude de ce vieux monde, en saisissant à quel point le regard qu'il porte sur les jeunesses est désormais calcifié – et en comprenant pourquoi les jeunes lui renvoient, comme en miroir, la disqualification systématique qu'il leur fait subir.

Ensuite, observer l'incroyable potentiel politique des différentes jeunesses, capables d'organiser des mondes virtuels comme de bousculer le monde réel en réinventant les structures mêmes de l'action politique : mobilisation, délégation, leadership… Les règles changent et ce qui émerge est vraiment très, très intéressant. Évidemment, pour le voir, il faut changer de lunettes !

Enfin, explorer, à travers des initiatives locales ou des propositions institutionnelles de plus grande portée, les voies et moyens d'une connexion entre les jeunesses et la démocratie – pour sauver la démocratie de la décrépitude à laquelle l'état du vieux monde la condamne.

Demain ? Non. Aujourd'hui. Car si la démocratie a un besoin vital des jeunes, les jeunes ont aussi un besoin vital de démocratie.

Première partie

Le vieux monde fait de la résistance

Un monde politique épuisé

En 2022, sur *Backseat*, on a reçu Yannick Jadot, alors candidat à l'élection présidentielle. Il était dans un état d'épuisement avancé. Une campagne présidentielle, c'est crevant. Ma première question allait donc de soi : « Comment allez-vous, Yannick Jadot ? » Alors qu'il était arrivé à l'émission manifestement rincé, il me répond : « Ça va bien. »

Cette réponse est le symptôme de toute une époque. Une époque qui ne demande qu'à changer : quand je lui ai fait remarquer que sa réponse n'était absolument pas crédible et que son visage trahissait son état, il s'est marré et m'a dit : « Oui, je suis vraiment crevé parce qu'hier, j'avais un meeting, ce soir, j'en ai encore un après l'émission et je ne dors que quelques heures par nuit. C'est épuisant et je suis crevé. »

Sur ce, on a vraiment pu démarrer l'interview.

Qu'est-ce qui s'est passé ? Je l'ai empêché de s'engouffrer dans le paraître. Et ça a fonctionné puisque dans la suite de l'émission, il a parlé avec ses tripes, on sentait ses convictions. Ça sonnait juste.

La question est : pourquoi les politiques essaient de se faire passer pour des super-héros ?

Le storytelling, un mal venu du XX^e^ siècle

Qu'est-ce qui pousse un politique lessivé en pleine campagne présidentielle à me répondre qu'il va tout à fait bien alors qu'il a des valises sous les yeux qui pèsent plus lourd qu'un ciel de novembre ? Mesdames et messieurs, sous vos applaudissements : la religion du storytelling !

Le storytelling, en communication politique, c'est l'art de transformer les candidats en produits marketing bons à être élus. L'idée est simple : en marketant la personnalité d'un candidat, on va mettre en évidence des pans de sa vie ou de sa personnalité qui vont plaire à l'électorat que l'on vise. Les électeurs ne sont plus des citoyens, mais une *cible*. On leur fait du placement de produit !

Dès lors, les personnalités politiques mettent en scène leur vie familiale, montrent leur femme ou leur mari, leurs enfants. Elles fendent l'armure juste ce qu'il faut, se montrent touchantes sur un souvenir, une anecdote, mais intransigeantes sur l'essentiel bien sûr. Elles évoquent leur roman préféré (les politiques lisent beaucoup, toujours – on se demande bien quand), etc. Tout ça, c'est fake. Et ça énerve considérablement les citoyens qui veulent de la démocratie et ne sont pas là pour écouter des salades.

La politique à la papa sonne faux pour tous ceux qui sont nés après 1994, mais tout le monde s'en cogne, parce que ça marche encore suffisamment pour gagner les élections ; et pour cause : les plus de 60 ans sont les plus nombreux. Et ce sont eux qui font les élections, parce qu'ils votent massivement. Macron est un cas d'école de ce point de vue : en 2022, il n'y avait que chez les plus de 60 ans qu'il arrivait en tête, et c'est passé quand même.

Spoiler : les plus de 60 ans ont longtemps été la catégorie qui votait le moins pour l'extrême droite, mais ce n'est plus le cas, et c'est l'une des raisons pour lesquelles le RN a crevé le plafond de verre.

Bref, notre système politico-médiatique prend l'eau.

Des politiques taillés sur mesure pour le petit écran

Une des raisons de cette faillite, c'est qu'une bonne partie des politiques ne s'adressent plus qu'aux seniors, et que LE média des seniors, c'est la télévision. Les politiques se fabriquent une personnalité, une image, qui sont complètement calées sur les ressorts et les besoins de la télévision.

Les recettes : avoir la parole facile, être propre sur soi, plaire aux vieux. De préférence être un homme, ça rassure. Et un homme viril, façon Chirac, ou super-intelligent, façon Macron. Bref, un surhomme, *aka* un bon client pour les talk-shows du petit écran.

On est en 2024, mais on pourrait aussi bien être en 1986. Ça marche exactement pareil : des *spin doctors* fabriquent un *storytelling* relayé par des médias verticaux. Télé, radio, presse écrite. Une parole bien formatée, qui descend du ciel. Et de la politique qui ressemble à de la com. Et c'est ainsi qu'une bonne partie des politiques sont restés coincés dans les années 1980. Nous vivons dans ce qu'on pourrait appeler l'ancien régime. Pas celui d'avant la Révolution française, mais le monde des institutions et des médias du XX^{e} siècle.

Nous continuons de payer cher la rencontre désastreuse entre deux mondes : celui de la télé, qui domine la politique depuis la victoire de Kennedy en 1960, et celui des institutions de la V^{e} République, qui ont

été taillées sur mesure pour le général de Gaulle et centrent tout sur la personne du président.

Et le pire, c'est qu'en entrant dans le XXIe siècle, on a renforcé les défauts du système. Depuis la mise en place du quinquennat en 2000, et la décision dans la foulée d'organiser la présidentielle *avant* les législatives, toute notre vie politique s'est concentrée sur la présidentielle. Et la campagne pour la présidentielle est LE *show* télé par excellence. Une vraie télénovela ! Les campagnes de Mélenchon ? Des *remontadas*, belles comme des matchs de foot. Macron ? Le jeune premier qui doit forcément, à la fin, épouser la belle Marianne. Et bien sûr, les très méchants : le vieux Le Pen crevait l'écran, mais Zemmour se débrouille bien. Et enfin des *sidekicks* qu'on aime bien comme Poutou.

La télé impose ainsi tout un tas de contraintes : présenter bien, avoir réponse à tout, délivrer des punchlines… Ceux qui répondent à ces critères font-ils de *bons* dirigeants ? Non. Ça fait de bons élèves. Ou d'*excellents* représentants de commerce. Avoir réponse à tout, c'est formidable dans une émission de télé. Ceux qui savent faire ça, dans le jargon des médias, on les appelle des « bons clients ». Il y en a chez les politiques, comme chez les intellos.

Mais avoir réponse à tout, ce n'est pas forcément ce qu'on attend d'un élu, ni d'un intellectuel, d'ailleurs. Savoir écouter, prendre le temps de réfléchir, de comprendre. Avouer qu'on ne sait pas. Consulter. Voilà davantage des qualités essentielles pour un représentant du peuple, non ?

Et pourtant, l'ancien régime continue à produire des politiques qui ont réponse à tout et passent bien dans le poste. Il amène au pouvoir des gens *convaincants*, mais pas nécessairement convaincus des batailles à mener et encore moins capables de les mener.

S'il y a bien une crise démocratique en France, elle arrive par une crise médiatique. Les élites qui sortent du système sont des élites façonnées pour la télé. Même Bardella, avec ses selfies et son compte TikTok : c'est un pur produit marketing, qui exploite juste un ou deux canaux supplémentaires. Mais il fait du storytelling comme les autres : culte du corps, enfance en banlieue, mythe du self made man… Tout y est !

Problème : sélectionner un candidat sur sa capacité à projeter une image, ce n'est pas l'idéal pour un pays aux prises avec des crises systémiques majeures.

Le mythe de la rupture

Car le grand souci du storytelling, c'est qu'il est fait pour les campagnes, pas pour l'exercice du pouvoir. Ça fonctionne jusqu'au soir de l'élection, mais après ? Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants ? Eh non. Le lendemain de l'élection, ils eurent plutôt beaucoup d'emmerdes.

La politique de l'ancien régime sélectionne mal et promet trop. Elle escamote les problèmes au profit de solutions toutes faites qu'on peut expliquer en trois minutes sur TF1 ou plus simplement encore au profit d'une bonne dose d'indignation, avec un zest de bon sens, mais sans la moindre piste pour trouver une solution. De ce point de vue, les tergiversations de l'extrême droite pendant l'entre-deux-tours des législatives improvisées de 2024 étaient très symptomatiques : lorsqu'on a grandi et grossi dans l'opposition systématique et que les portes du pouvoir semblent brusquement à portée de main, c'est la panique…

Le storytelling amène à survendre des changements radicaux. Regardez Macron : son livre de campagne de 2016 s'appelait *Révolution*, rien que ça ! Sarko en

2007 ? La « rupture ». Hollande en 2012 ? « Le changement, c'est maintenant. » Et Bardella en 2024, qui se pose comme la seule alternative possible aux partis traditionnels, aboutissant très symptomatiquement à ce slogan aussi spontané qu'absurde : « Le RN, on n'a jamais essayé. » Et tous cherchent à se faire passer pour l'homme providentiel, celui par qui tout va changer.

Et quand ces « hommes providentiels » arrivent au pouvoir, l'enthousiasme cède rapidement la place à une déception abyssale. Une déception qui fait implacablement monter l'abstention.

Un spectacle sans public

En concentrant tout sur l'élection présidentielle et sur la personne du président, l'ancien régime produit une version réduite et simplifiée de la politique, de moins en moins en prise avec les questions de fond. Une version de plus en plus difficile à vendre parce que le public y croit de moins en moins.

Les politiques et politologues s'inquiètent de l'abstention, ils voient grandir la défiance. Leur grand truc, c'est de culpabiliser ceux qui s'abstiennent, et en premier lieu les jeunes. Comme si c'étaient eux le problème ! Mais si le public déserte, peut-être que la pièce est mauvaise ?

Surtout, il y a plus grave. Quand on parle d'abord aux plus âgés, quand on fait des politiques pour leur plaire, on court le risque de s'égarer. On s'obsède sur les trucs qui leur font peur : l'immigration, l'insécurité ! On fait une réforme des retraites hyper brutale pour les plus jeunes sans toucher un cheveu de ceux qui sont déjà en retraite.

Inversement, on a tendance à négliger des questions hyper sérieuses qui concernent principalement